

Pour son septième roman, Najib Redouane inaugure une forme proche du journal intime de fiction pour raconter le cheminement d'un homme dans toute l'Espagne, là où il avait, trois ans plus tôt, envisagé un voyage amoureux. Le lecteur l'accompagne dans tout son périple suivant un itinéraire précis où il découvre des espaces déjà célébrés par les voyageurs, mais qui résonnent douloureusement tant ils sont empreints de la perte d'un amour. Ainsi se mêlent dans ce roman, les évocations des berges du Guadalquivir, la sévère et imposante Salamanque, les splendeurs grenadines, aux réminiscences des signes annonçant la rupture, et aux souvenirs éblouis des heures d'harmonie, désormais illusoire. L'écriture joue des temps et des modes, du passé introduit dans le présent, des poèmes côtoyant des messages électroniques, des banalités échangées juxtant des rêveries sentimentales aussi bien que des douleurs vivaces, afin que tout concourt à incarner les contradictions qui agitent le narrateur, perdu dans son pèlerinage amoureux, comme un défi et une quête de la paix intérieure.

Le choix de l'Espagne n'est pas innocent. Son histoire empreinte des deux civilisations, la chrétienne et la maure, renvoie à cette union devenue impossible, elle aussi composée du dissemblable. Est-ce à dire que l'auteur nourrit une nostalgie d'Al-Andalus ? Sans doute, pas de manière prégnante, mais elle affleure quand il parle de l'eldorado espagnol, ce XIII^e siècle de la *convivencia*, où l'on a cru que les trois religions s'unissaient pour porter haut le flambeau de la fraternité. Là aussi, le rêve s'est enfui en laissant un goût amer, identique à la perte et à la trahison de l'aimée.

Plus encore, ces quatorze jours d'errance, ponctués de rencontre d'amies qui le réconfortent, se situent au cœur de la pandémie qui a bouleversé le monde entier. De fait son parcours sous la lumière ibérique alors que tout est soumis à la peur d'un virus traître et mortel et que les relations humaines sont filtrées par le port obligatoire du masque, prend les couleurs d'une volonté de s'élever au-delà de la déception, d'accomplir ce qui n'a pu être fait, de fermer la boucle d'un enfer intérieur. La libération provisoire de cette parenthèse où la liberté de circuler a été retrouvée pour un temps si court qu'il en est d'autant plus dense, conduit le narrateur vers un progressif apaisement, une rémission en accord avec son destin. Bien que pénétré d'amertume, il ouvre les yeux sur le monde, découvre la tragédie qui guette chacun, comme un piège invisible qui détruit par surprise et menace à tout instant, et le conduit peu à peu à relativiser sa souffrance, à s'abandonner à la compassion, à revenir lentement à la conscience du réel.

Néanmoins, transparait le contexte politique, dans le suivi ponctuel de la campagne électorale américaine qui fait naître des espérances, comme si même les orangers de la plaine valencienne ne pouvaient occulter les préoccupations politiques, preuve de l'acuité du narrateur, tiraillé entre passé et présent, témoin de son temps, presque malgré lui.

Ainsi ce roman, troisième volet d'une trilogie de la perte¹, a-t-il valeur d'apprentissage non celui de la jeunesse, mais de la maturité qui se détache de soi pour embrasser la cause de l'humanité, comme l'annonce la dédicace : « À la mémoire de tous ceux et celles qui ont péri sous le flot de cette pandémie [...] ».

Dans l'abondance littéraire née du confinement imposé en mars 2020, Redouane ne choisit pas de décrire la claustration dans un espace privé, mais, au contraire, il opte pour l'itinérance,

¹ *L'été des adieux*, succède à *L'été de la grande perte* (poésie) et à *D'un été à un été* (roman), tous deux publiés à L'Harmattan.

le mouvement du voyage, déplaçant l'enfermement physique dans la sphère psychologique avec un personnage prisonnier des ses souvenirs, de ses espoirs bafoués, de sa souffrance. Ce faisant, il se démarque d'une production consensuelle et donne à lire un roman aux multiples facettes, riche d'un enseignement humaniste.

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz